Document generated on 04/28/2024 6:27 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essais étrangers

Number 43, March–April–May 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19905ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1991). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (43), 60–69.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

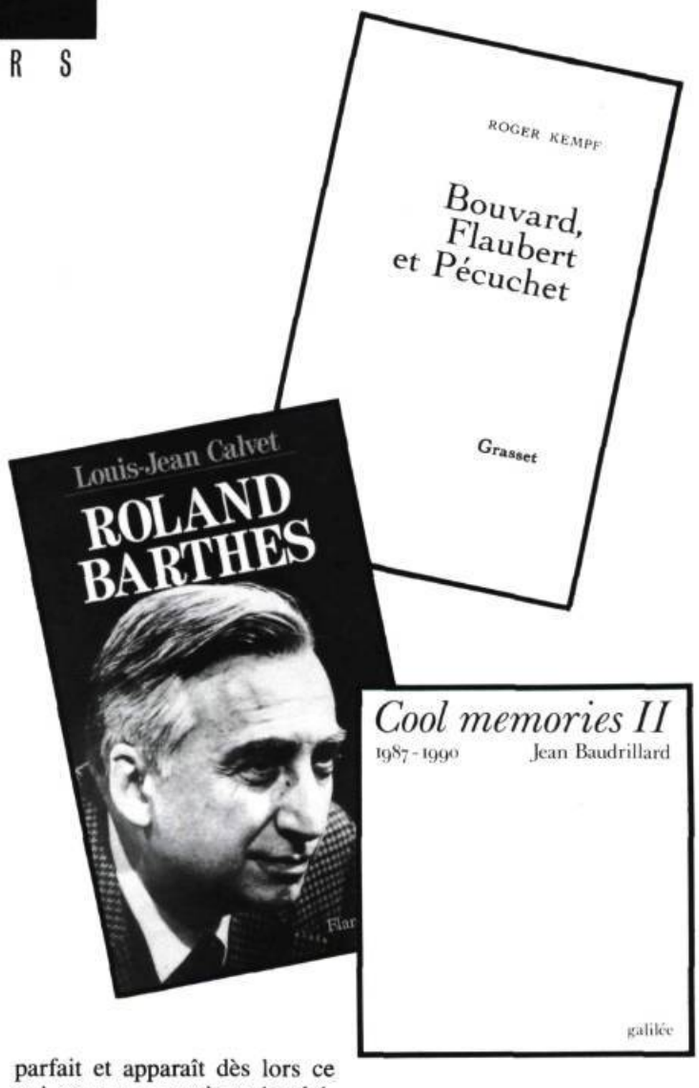
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



ROLAND BARTHES
Louis-Jean Calvet
Flammarion, 1990 ; 44,00 $

C'est une bien étrange entreprise, on en conviendra aisément, que de consacrer une biographie à un auteur qui, sa vie durant, s'est inscrit en faux contre le réflexe biographique, qui souhaitait que sa vie se résumât à quelques poussières, à quelques *biographèmes*, et qui avait, de surcroît, devancé ses éventuels biographes en publiant, en 1975, son sibyllin ***Roland Barthes par Roland Barthes***. C'est pourtant la tâche que s'est fixée Louis-Jean Calvet, qui esquisse, dix ans à peine après la mort de son modèle, un portrait du célèbre critique-écrivain.

Calvet s'attache à l'itinéraire socio-psychologique de Roland Barthes. Son ouvrage cherche avant tout à cerner l'homme, sans négliger ses aspects obscurs (son homosexualité plus ou moins cachée, notamment), mais sans non plus multiplier les révélations fracassantes. Dans cet entre-deux, réside d'ailleurs l'un des défauts majeurs du livre, qui est sa neutralité. On ne sait si celle-ci découle d'un manque d'information (plusieurs documents restent encore sous scellés) ou d'une absence de point de vue ; toujours est-il que le livre de Calvet passe à côté de l'originalité et de la richesse de la personnalité de Barthes, comme il manque son œuvre. À lire cette biographie, on a souvent l'impression qu'elle pourrait tout aussi bien être celle d'un acteur célèbre ou d'un chanteur à succès. Cela est d'autant plus regrettable que Calvet connaît fort bien les travaux de Barthes (il a publié, en 1973, un essai intitulé ***Roland Barthes, Un regard politique sur le signe***) et qu'il parvient, par moments, à en cerner les enjeux théoriques : « *Signifier, signaler*, dénoter, connoter, le parallélisme est parfait et apparaît dès lors ce qui sera une pratique barthésienne courante, la théorisation de sa propre pratique par investissement de concepts produits par d'autres que lui ; Barthes commence ici à détourner des concepts, il n'arrêtera jamais. » Cette biographie s'avère, en définitive, un bon produit industriel, bien usiné (quoique prématurément mis en marché), qui trouvera rapidement ses lecteurs. Pour une solide biographie de Barthes, il faudra encore attendre quelque temps.

Robert Dion

COOL MEMORIES II.
1987-1990
Jean Baudrillard
Galilée, 1990 ; 32,50 $

Voici le second volume des ***Cool memories***. Livres « cool » au sens où ces *mémoires* sont rédigées en toute fraîcheur, accordées aux poly-rythmes d'une civilisation dans laquelle le temps, l'espace et les récits ont éclaté pour composer des figures instables auxquelles nul ne peut relier sa folie. Mais écrire « cool », c'est aussi parler avec la verve du cynisme postmoderne, dans un calme et une impassibilité qui illustrent une conscience telle de la ruine généralisée du monde occidental que l'on se demande pourquoi ne pas hâter sa mort dans les plus brefs délais. Mais ce serait là une exagération qui contredirait le caractère posé en même temps que sans gêne de ce livre fécond, tendre et quelquefois humoristique.

Dès le début, Baudrillard écrit : « Toutes les situations s'inspirent d'un objet, d'un fragment, d'une obsession actuelle, jamais d'une idée. » Comme quoi la métaphysique n'est plus rien sans les vidéos, les palpeurs cathodiques ou le breakdance. L'efficience de l'histoire appelle alors une « matérialité totale » des signes, connote l'incontournable empiricité du Capital.

Habile à repérer toutes les ambiguïtés de nos illusions poétiques et salvatrices, Baudrillard promène sa paresse entre SOS racisme et SOS baleines. Mais rapidement écrites, les notations souffrent d'une imprécision parfois gênante de la pensée (c'est le cas dans les passages sur l'Amérique,encore une fois considérée comme une figure de rhétorique). Reste qu'entre le football et le Minitel, entre la Cicciolina et le chasseur furtif, la souffrance contemporaine ressort avec force. Qu'expriment en effet le « libidineux pathétique » ou le « vicieux hépatique » sinon les dimensions de notre désespoir ?

Michel Peterson

BOUVARD, FLAUBERT ET PÉCUCHET
Roger Kempf
Grasset, 1990 ; 36,95 $

Lors de leur voyage en Orient, Flaubert et Maxime Du Camp font la rencontre, au Caire, du pittoresque Jean-Victor-Félicité Chamas, médecin-major, poète et tragédien à ses heures perdues (elles le sont toutes !). Son chef d'œuvre : « Abd el Kader » d'où sont extraits les deux vers suivants : « C'est de là, par Allah ! / qu'Abd'Allah s'en alla. »

Si l'inénarrable Chamas fascine Flaubert, mais désole Du Camp, c'est que la bêtise, au fond, n'est pas moins énigmatique, ni moins digne d'intérêt, que sa douteuse contre-partie, l'intelligence. Toute sa vie Flaubert s'est insurgé contre la bêtise, ce mystère ontologique, entretenant avec elle des relations *amoureuses* mouvementées ! Le rire nous affirme Rabelais, « est le propre de l'homme ». Pour Flaubert ce sera la bêtise.

D'une certaine manière, facétieuse et lettrée, Roger Kempf a mis la dernière main à ***Bouvard et Pécuchet***, y réintégrant le *héros* principal, jusqu'alors dissimulé par l'écrivain : Flaubert lui-même. Ce dernier, on le sait, est mort avant d'avoir pu achever cette œuvre *hénaurme* autant que remarquable, un jalon dans l'histoire du roman.

Flaubert n'eut sans doute pas dédaigné cet *emploi* dans son propre récit, tant la *vraie vie* lui inspirait des réserves voire de la répulsion. Tout l'art de Kempf a donc consisté à prendre Flaubert au mot (au bon mot !) à l'aide de *farces* subtilement flaubertiennes ; d'avoir rendu le brave Cruchard (un surnom que Flaubert

s'était attribué) à sa propre fiction, justifiant ainsi le nouveau titre: ***Bouvard, Flaubert et Pécuchet***.

Kempf a recours à la technique du collage (de nombreuses citations), moins pastiche que longue suite de connivences stylistiques (clins d'œil d'humour), au point que Flaubert, ô miracle, se retrouve cuit dans sa propre sauce. Grâce à la *cuisine du Kempf* (que l'on veuille bien me pardonner ce honteux calembour de Normandie), Flaubert est désormais, pour toujours, à la tête de ses compagnons de roman, Ulysse triomphant de cette odyssée « (...) où après avoir massacré tous les prétendants, ils font, avec un enthousiasme plein de sagesse, l'élevage des huîtres perlières de la bêtise humaine » (Queneau, 1947).

Patrice Remia

LA ROSE ET LA MANDRAGORE
Jeanne Bourin
François Bourin, 1990 ; 69,00 $

Connaissez-vous ce petit espace vert situé juste derrière la Terrasse Dufferin, à Québec ? On le nomme souvent à tort le « parc des gouverneurs », alors qu'il était bel et bien le « jardin des gouverneurs », attenant à leur résidence aujourd'hui disparue.Symétriquement disposé, entouré d'un muret de pierre, ce jardin fournissait la résidence du gouverneur en légumes, salades, herbes aromatiques et fleurs d'agrément.

Curieusement, alors que nous sommes beaucoup plus loin dans l'histoire, ce jardin nous vient quand même tout droit du Moyen Âge, par sa disposition et sa fonction. C'est du moins ce que l'on peut conclure, après avoir parcouru le dernier et beau livre de Jeanne Bourin consacré cette fois-ci aux jardins médiévaux.

Elle nous présente les plans de jardin de nos ancêtres, réguliers dans leur ordonnancement, fonctionnels, mais qui ne tendaient pas moins à être des « reflets du paradis »... On découvre ainsi, de monastères en châteaux, à la ville ou aux champs, les « vergiers » (non pas vergers mais jardins, du latin *viridis*, vert) ainsi que les préaux (prés hauts), leurs clôtures, leur ambiance. Ces en-

droits réservés à la culture potagère ou florale (pensons notamment aux fleurs pour l'autel) deviendront aussi, à partir du XIIe siècle, lieux d'élection pour les amants.

On se doute que ces fascinants jardins — édens perdus et retrouvés — auront quelque influence sur la littérature et les arts... et la magie. Deux chapitres y sont consacrés.

On comprend aussi que l'idée des jardins « à la française » était en germe dès les tout premiers jardins médiévaux, même si l'art floral du parterre ne naît véritablement qu'au XIIIe siècle.

À la fin de l'ouvrage, un herbier — à consulter pour connaître les vertus de chaque plante, dont la « mandragore » au si joli nom.

Pierre Tétu

TU VOIS JE N'AI PAS OUBLIÉ
Hervé Hamon
et Patrick Rotman
Seuil, 1990 ; 49,95 $

Les auteurs de ***Génération*** (T.1 : : ***Les années de rêve***, Seuil, 1987 ; T.2 : ***Les années de poudre***, Seuil, 1988) récidivent cette fois avec un gros canon : Yves Montand, star. De cette biographie on dira qu'elle se lit comme un roman, ce qui, entre vous et moi, est une assertion d'une insignifiance éculée. Admettons cependant que, monsieur Montand étant une figure romanesque à souhait (passé de petit immigrant italien, bas-quartiers marseillais, Édith, Simone, Marilyn, le Parti communiste, la chanson, les films engagés, voilà une histoire à rebondissements multiples), c'est peut-être ce que l'on peut dire de plus pertinent sur ce livre-panégyrique.

Mais peut-on avaler sans sourciller ce monument élevé à la gloire de Montand ? Certes, Hamon et Rotman ont « enquêté », rencontré la famille, les proches, les amis, consulté les documents d'archives, fait de beaux voyages, en France et à l'étranger. Ils ont aussi beaucoup questionné la star qui commente continuellement ce qui s'écrit sur elle ; le livre oscille ainsi entre une auto-critique et une auto-justification sucrées. Il s'agit donc d'une biographie dûment autorisée sans aucun doute (bien que les auteurs semblent s'en défendre, peut-on croire que Montand n'ait eu aucun droit de regard sur le texte final ?) dans laquelle la star apparaît mieux que parfaite : humaine. L'homme descend du singe, sauf Montand qui, le temps de se transformer en héros Harlequin pour rombières en mal de vrais mâles, descend du podium.

Dans cette aventure, il a été question pour tout le monde de pas mal de fric. C'est sûr, l'éditeur a casqué, mais il a aussi renfloué ses caisses. On justifierait mal, autrement, ce pavé, d'autant inutile que Simone, déjà, avait écrit l'essentiel.

Francine Bordeleau

LA CONNAISSANCE INTERDITE
Alice Miller
Aubier, 1990 ; 34,50 $

LA SOUFFRANCE MUETTE DE L'ENFANT
Alice Miller
Aubier, 1990 ; 29,50 $

Voilà les deux plus récents titres de l'auteure du ***Drame de l'enfant doué***. ***La connaissance interdite*** traite de la nécessité pour chaque adulte d'affronter les blessures de son enfance, pour ainsi permettre à ses propres enfants de grandir. Alice Miller révise les comportements des parents, qui depuis des siècles « assassinent pour sauvegarder (leur) innocence ». Elle démontre, se basant à l'occasion sur la vie et les théories de Freud, comment la psychanalyse peut n'être qu'un autre système destiné à renforcer les défenses d'un être contre « la connaissance interdite » de son enfance. C'est donc un livre décapant, la vérité qu'on se

cache n'étant simpliste qu'au premier abord.

La souffrance muette de l'enfant est en quelque sorte l'illustration de la théorie énoncée dans ***La connaissance interdite***. Les deux livres ont d'ailleurs été publiés en allemand la même année (1988). Comme elle l'avait fait quelques années plus tôt en utilisant l'enfance de Hitler (***C'est pour ton bien***, 1984), Alice Miller étudie, à travers l'œuvre et la vie de quatre artistes, Picasso, K. Kollwitz, B. Keaton et Nietzsche, et d'un homme d'État, Lénine, les traumatismes de leur enfance et leurs séquelles. Elle continue sa sémantique des âmes en étudiant le thème du sacrifice d'Isaac chez divers peintres, puis dans un conte, ***Les habits neufs de l'empereur***. L'analyse démontre que les monstres ont été des enfants humiliés et que, si tous les enfants maltraités ne deviennent pas des monstres, c'est qu'il s'est trouvé un témoin compréhensif de la cruauté qui leur était infligée.

Nicole Côté

LES ANNÉES SOUTERRAINES, 1937-1947
Daniel Lindenberg
La Découverte, 1990 ; 47,95 $

Ce livre est le second d'une nouvelle série — qui en comptera neuf, un par décennie — aux éditions La Découverte : « L'aventure intellectuelle de la France au XXe siècle », sous la direction de Thierry Paquot.

La tranche du siècle que Lindenberg raconte est grosso modo celle de la seconde guerre, quoique l'auteur re- ▸

monte fréquemment au début des années trente et même au début du siècle pour en comprendre la genèse. En effet, sa thèse est celle d'une double filiation : les jeunes des années trente reprenaient (plus ou moins consciemment, et moins que plus) une critique de l'usure de la société française et de ses institutions qu'avaient déjà formulée leurs aînés du début de ce siècle, et même de la fin du précédent, et que reprendront à leur tour ceux de mai 68.

La fascination que le nazisme a exercée sur certains intellectuels s'explique, selon Lindenberg, parce que ceux-ci y voyaient une solution à cette usure, une occasion de révolution nationale, de régénération des hommes (on ne parlait pas des femmes) et des institutions. Dans ce contexte, un thème central est celui de la communauté, qui se retrouve autant dans les discours que dans les pratiques de plusieurs intellectuels, tant de gauche que de droite.

« Années souterraines, 1937-1947 », parce que plus connues au niveau de l'histoire politique et de la montée du fascisme que de l'histoire intellectuelle. Années souterraines aussi, parce que plusieurs des idées de l'époque, apparues dès les années trente : insistance sur la communauté et l'homme nouveau, la traverseront de part en part et trouveront un nouveau souffle à la Libération.

Pour qui n'est pas déjà quelque peu familier avec l'histoire des idées en France, ce livre peut paraître déconcertant ; il se présente davantage comme une série de topos organisés autour de thèmes généraux (les chapitres), chacun tendant à illustrer les mêmes thèses, que comme démonstration linéaire de ces thèses, et on peut en entreprendre la lecture par n'importe quel passage. Pour s'y retrouver, il faut consulter en annexe la « chronologie culturelle détaillée » (de plus de cent pages) établie par Véronique Julia.

Andrée Fortin

L'HOMME DE LA RENAISSANCE
Collectif sous la direction de Eugenio Garin
Seuil, 1990 ; 57,95 $

À propos de *Renaissance*, d'*homme de la Renaissance*, on parlera, à la manière des chercheurs contemporains, de concepts *opératoires*, de problèmes plus que de résultats incontestés.

Quant aux contenus réels et symboliques de l'époque, à ses caractéristiques propres, qu'est-ce qui distingue la Renaissance du Moyen Âge ? Où sont les continuités, où sont les ruptures, et comment définir en substance cet hypothétique « homme de la Renaissance » ? Ces questions, aujourd'hui classiques, Eugenio Garin et ses collaborateurs ne craignent pas de les affronter. Et dans leur ouvrage remarquable, la haute érudition, l'esprit de la synthèse et la prudence font bon ménage.

Grosso modo, chacun situe son propos à l'intérieur du siècle et demi qui va de 1450 à 1600, englobant le mouvement de civilisation qui prend naissance dans les villes-États italiennes et couvre ensuite l'Europe entière. Aucun des dix articles ne traite expressément de l'humanisme. On ne s'en surprendra pas si l'on sait reconnaitre que l'affirmation de l'homme est probablement le thème central de la période et que cette promotion se fait en de multiples domaines. Que la figure privilégiée par le chercheur soit celle du prince (ambitieux mais pas aussi cruel que la postérité de Machiavel aime à le croire), de l'homme de cour spécialisé en esthétique ou en administration, du voyageur que la ligne d'horizon effraie de moins en moins, de l'artiste et de l'architecte qui s'allient aux responsables politiques pour bâtir des villes-États, du marchand et du banquier que le profit attire ouvertement, des femmes actives dans les ordres, dans les plaisirs et même dans les armes, c'est toujours, au bout du compte, une affirmation progressive de la vie de l'homme en ce monde, de ses pouvoirs et de son histoire propre qui se répand. En outre, quand on aura compris que cette affirmation humaniste n'évacue pas la religion mais s'en nourrit, on aura saisi le paradoxe central de la Renaissance.

Roland Gagnon

MARGUERITE YOURCENAR
Josyane Savigneau
Gallimard, 1990 ; 39,95 $

La parution de l'essai de Josyane Savigneau a fait des heureux : les lecteurs de Marguerite Yourcenar, frustrés par le secret farouche dont l'écrivaine entourait sa vie privée (on sait que pour M.Y., rien d'autre que l'Œuvre ne devait transparaître). Le livre a aussi fait des aigris : les groupies de Yourcenar, qui se sont indignés d'une initiative que la dame n'aurait certes pas approuvée. Cette manie du secret n'est probablement pas étrangère au succès de cette biographie.

La chose étant dite (et que les aigris, les mêmes qui, souvent, aiment à se targuer d'un rapport personnel avec l'écrivaine et à jouer les gardiens censeurs, consomment leur aigreur), il faut reconnaître le brio avec lequel Savigneau a accompli sa tâche. Yourcenar, on le sait, a été d'une discrétion exemplaire dans sa trilogie autobiographique : ***Souvenirs pieux*** se terminant sur sa naissance, imaginez les deux autres volumes. Savigneau, critique littéraire au ***Monde***, introduite à Mount Desert durant les années 80 (sans s'en glorifier), a eu accès à des papiers, des lettres, des agendas ; elle les utilise pour percer l'énigme que cette trilogie et même les romans découvraient en partie.

Vieille, Yourcenar se drape dans des châles, se voue à l'écologisme, cultive une image digne et revêche. Qui devinerait sous cette image d'intransigeance et cet univers de tisane, un passé d'errance dorée, une

sensualité exacerbée, une jeune femme mal dans sa peau qui publie des premiers livres érudits et empruntés ? Celle que nous avions prise pour une statue vivait de torrides passions avec des femmes trop belles qu'elle séduisait comme un mâle et avec des hommes qui aimaient les hommes, faisait des virées dans des quartiers chauds, picolait sérieusement. Puis rencontra Grace Frick, s'adonna au grand style avec cet orgueil démesuré qui a toujours été son trait de caractère dominant, se retira dans l'île américaine de Mount Desert avec la femme de sa vie, prit les manières d'une virago.

Malgré ces *révélations*, le livre de Savigneau est éminemment respectueux, trop peut-être : la journaliste était de toute évidence fascinée par son sujet. Mais elle est en tout cas constamment habitée par le souci de voir comment la vie éclaire l'œuvre de celle qui avait presque réussi à nous faire croire qu'il suffisait de se retrancher dans les marbres de l'Antiquité et du Moyen-Âge pour échapper à la « tentation autobiographique ». Marguerite Yourcenar s'incarne ainsi, et il n'est pas inopportun que l'on connaisse sa fin pathétique alors qu'à 77 ans, après la mort de Grace, elle rencontre un jeune Franco-Américain de 31 ans, Jerry Wilson. Cinq années durant, elle courra le monde avec cet homosexuel qui meurt du sida en 1986, qui la rudoie et l'accompagne dans d'innombrables virées dans les quartiers de bordels d'Amsterdam et de Bombay. Et l'on songe que Yourcenar ressemble étrangement à Hadrien, l'empereur à qui elle doit la gloire, tel qu'il était devant le bel éphèbe Antinoüs.

Francine Bordeleau

FAIRE L'OPINION
Patrick Champagne
Minuit, 1990 ; 42,95 $

Répondre à des sondages, cela m'a toujours fait un effet curieux. Étonné souvent que l'on m'offrît d'opiner sur des sujets qui m'étaient totalement étrangers... ou parce qu'ils m'indifféraient, ou parce que je n'y connaissais rien.

Répondre à des sondages, maintenant, cela me fera plus curieux encore : j'ai lu ***Faire l'opinion***.

Sondés, sachez que les sondages suggèrent davantage qu'ils ne questionnent. Sondeurs sachez, dès lors, qu'on le sait...

C'est que Patrick Champagne, dans son dernier ouvrage, a opéré un renversement lumineux. C'est d'abord et majoritairement de l'opinion des sondeurs dont témoignent les sondages, nous dit-il, pas de celle des sondés. Sous l'apparente ponction d'une pensée collective — qui serait celle des sondés — le sondage donne à voir plutôt l'injection massive d'une vision, d'une volonté oligarchique — qui est celle des sondeurs.

Sondage d'opinion : courte histoire pour un long adieu...

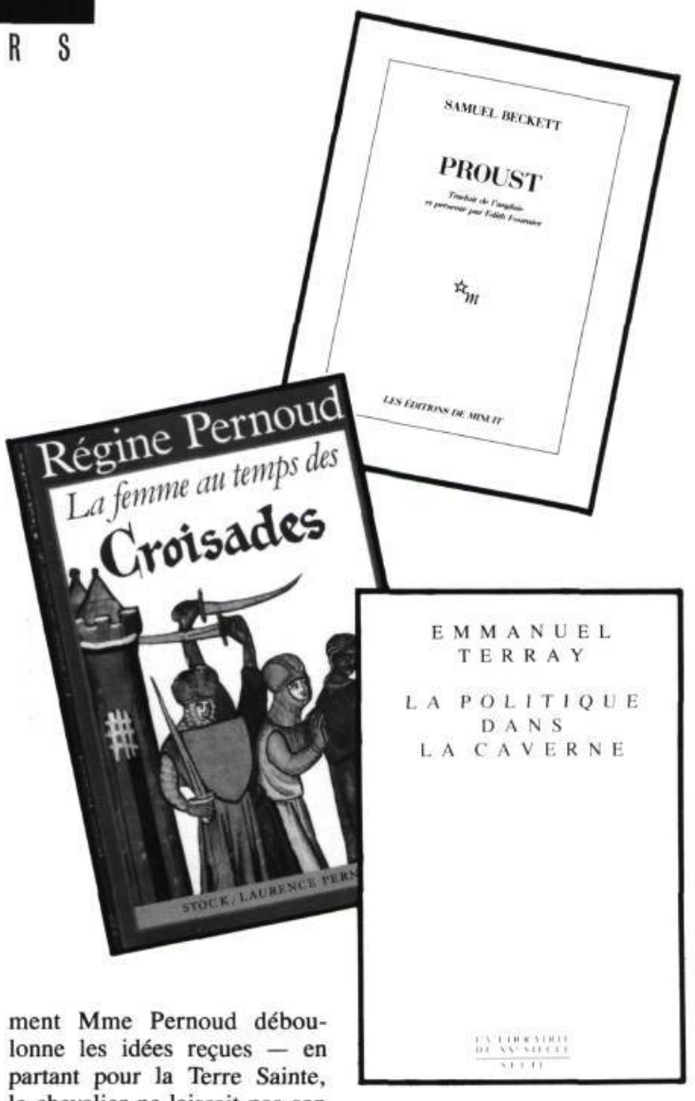
Premier temps. Formatage d'un cadre de questions qui, en y regardant de plus près, est bien davantage un cadre de réponses.

Deuxième temps. Diffusion de réponses qui sont présentées comme la mesure de l'opinion populaire, alors que, en y regardant de plus près, il s'agit de la diffusion de questions qu'ils — gouvernements, instances diverses, médias, etc. — se posent et auxquelles les citoyens réagissent de façon plus ou moins éclairée, plus ou moins investie, bref plus ou moins fantaisiste.

Troisième temps. Forts de *l'opinion publique* (ou opinion de la collectivité, enfin croient-ils ou, plutôt, tentent-ils de nous le faire croire) ils — gouvernements, etc. — s'ajustent, décident, modifient, procèdent. En fait, en y regardant, une fois encore, de plus près, ils réagissent à une lecture du monde qu'ils avaient eux-mêmes initialement mise en place ; y convoquant, démocratie oblige, un certain nombre de citoyens par le biais, par le jeu d'une série de questions-réponses.

Non-lieu, finalement, d'une opinion extraite, abstraite, irréelle, bref d'une « opinion pour sondage d'opinion » et... qui n'a de *publique* que sa publication.

Jean-Pierre Lamoureux



LA FEMME AU TEMPS DES CROISADES
Régine Pernoud
Stock/Laurence Pernoud, 1990 ; 42,95 $

Le lecteur qui fait ne serait-ce qu'une brève incursion dans la littérature médiévale en ressort avec un sentiment de stupéfaction mêlée d'incrédulité : à côté des Iseut, Nicolette et Guenève, les Tristan, Aucassin et Arthur apparaissent plutôt falots voire même comme des antihéros qui pleurent et se lamentent et qui ont quitté l'armure du preux chevalier pour revêtir les déguisements caricaturaux des bouffons, des fous et des cocus. Mais ce même lecteur ordinaire — c'est-à-dire imbu de tous les préjugés soigneusement entretenus face au Moyen Âge —, s'il lui vient l'heureuse idée d'ouvrir quelques ouvrages de Régine Pernoud, se rendra compte que ces héroïnes n'étaient pas une pure création de leurs auteurs mais plutôt le reflet de femmes bien réelles. En effet, à cette époque, les femmes jouissaient de droits qui dans bien des domaines en faisaient les égales des hommes, droits dont la montée de la bourgeoisie marchande et de la monarchie absolue les dépouilleront par la suite. C'est à la Renaissance que les femmes se verront interdire toute fonction politique de même que l'accès à l'Université.

Le dernier livre de Mme Pernoud peut-être considéré comme une suite à ***La femme au temps des cathédrales***, car la médiéviste y développe les mêmes idées, mais elle le fait différemment. Elle procède non plus de façon thématique mais chronologique en nous livrant, dans le style vivant auquel elle nous a habitués, une véritable histoire des Croisades dont, fait remarquable, les principaux acteurs sont surtout féminins. Car — et c'est toujours un plaisir de voir comment Mme Pernoud déboulonne les idées reçues — en partant pour la Terre Sainte, le chevalier ne laissait pas son épouse emprisonnée dans sa ceinture de chasteté : plus souvent qu'autrement elle partait avec lui. Et toujours avec lui, elle a combattu, elle a tenté une impossible rencontre entre les peuples, elle a maintenu durant deux siècles des royaumes en Palestine, puis, si elle a pu échapper aux massacres, elle a fui à Chypre où durant deux autres siècles elle a permis au Royaume de Jérusalem de survivre en exil.

Maurice Pouliot

LA POLITIQUE DANS LA CAVERNE
Emmanuel Terray
Seuil, 1990 ; 44,95 $

À ce moment de leur histoire où des Grecs se sont mis à douter des fondements du sacré, s'est ouverte la voie d'une compréhension profane de l'univers. On se souvient de la formule de Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses, pour celles qui sont, mesure de leur être ; pour celles qui ne sont pas, mesure de leur non-être » : formidable coup de tonnerre dans l'Olympe ! Ce *sacrilège* a, dès lors, conduit à deux courants de pensée nettement différenciés. Le premier tient le sensible pour une manifestation tangible de l'essence (la fameuse caverne de Platon) ; pour le second, qui résume abruptement sans doute la thèse des sophistes, le règne du réel, comparé au règne de la représentation, doit être considéré, pour ainsi dire, comme tel, en soi, dépourvu de transcendance : dans un monde d'objets.

Que l'on ne s'y trompe pas, la formule de Protagoras déjà citée est redoutable en ce qu'elle pose la question de l'être du monde connotant le risque consenti de le voir se confondre avec le paraître ; et cela, simplement parce que « l'homme est la mesure de toutes choses », et qu'une telle « mesure » serait affaire d'opinion !

Que le concept de vérité auquel se réfère la première tendance implique une certaine distance entre l'original et son reflet conceptuel, entre la *vérité*, précisément, et l'objet qu'elle « contient », tel n'est pas le cas chez Protagoras et ses semblables ; pour eux, la vérité est tout entière contenue dans l'objet et, pourquoi pas, dans la multitude d'entre eux : tout ce qui est, étant de ce fait *vrai*. Ce qui a pour effet d'entraîner un scepticisme radical quant à la possibilité même de la connaissance. Car, aussi *vrai* que *tout* est *vrai*, *tout* serait donc, et pour les mêmes raisons, forcément « faux » ! Pourtant, la vérité, ou à tout le moins sa recherche, me paraît constituer la *substance*, instable mais nécessaire, qui relie la chose à sa représentation. Si la possibilité de la vérité est écartée du fait que « personne n'a d'opinions fausses » (Protagoras), cela conduit tôt ou tard à la plus infâme démagogie. Nous serions alors prisonniers des apparences, ...comme dans une société qui nous est familière, la nôtre.

Par manque d'espace (vital !), vous l'aurez pressenti, j'ai centré mon propos sur le chapitre traitant de « la politique des sophistes », alors que trois chapitres remarquables vous attendent : « médecine et politique », « Thucydide : raison, réel et violence », « Euripide ou le spectacle de la subversion ».

Patrice Remia

PROUST
Samuel Beckett
Minuit, 1990 ; 17,95 $

Samuel Beckett est un très jeune écrivain — « poète et essayiste irlandais », s'intitule-t-il plus précisément dans une revue de l'époque —, un poète surtout, et de 24 ans, lorsque les éditions Chatto & Windus de Londres lui proposent de rédiger quelque chose sur Proust.

En examinant les dates, on comprend qu'il n'y a pas consacré tellement de temps à son ***Proust*** : un mois ou deux, sinon quelques semaines, guère plus, à la fin de l'année universitaire 1930 qu'il a passée comme la précédente, à l'École normale supérieure (Paris) comme lecteur d'anglais.

Le résultat dans les circonstances est disons un peu *court*,

mais remarquable tout de même ; la traduction d'Édith Fournier semble bonne, et les explications qu'elle nous fournit sur le contexte littéraire, biographique, anecdotique aussi, de cette publication étonnante, sont des plus savoureuses.

Il faut savoir, toutefois, qu'il ne s'agit ni d'une monographie en bonne et due forme, ni d'une analyse en profondeur du cas Proust en littérature ; non, le ***Proust*** de Beckett c'est plutôt, je dirais, une tentative perspicace et intelligente d'étudier trois ou quatre thèmes fondamentaux du style de la ***Recherche*** ; c'est déjà beaucoup, est-il besoin d'ajouter, lorsque le jeune auteur qui s'y risque est Samuel Beckett.

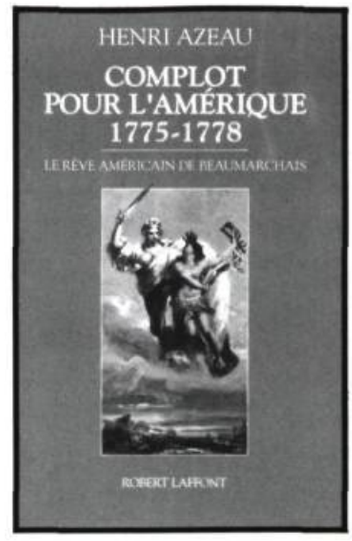
Dans un livre de format habituel, l'étude du jeune Beckett ne compterait guère plus d'une trentaine de pages, quarante peut-être ; ceci dit, le texte mérite un détour, même pour ceux qui ne sont ni des fans à tout crin du grand Sam ni des exégètes confirmés du grand Proust.

On y trouve en effet des pages inoubliables sur les lois qui régissent l'habitude, d'autres sur la mémoire involontaire et sur la tragédie d'Albertine, des passages tout aussi pénétrants sur la souffrance et l'ennui, sur l'art en tant qu'apothéose de la solitude, sur le « péché d'être né », sur l'amour et aussi sur l'amitié, que Proust situait, nous rappelle avec délectation Beckett, « quelque part entre la fatigue et l'ennui ».

Ce ***Proust***, nous dit sa traductrice et présentatrice, « est un acte de compréhension où se révèle à la fois l'œuvre comprise et celui qui la comprend » ; où se révèle aussi, sommes-nous tenté d'ajouter, un Beckett pas encore né, mais sur le point d'imploser, et qui a trouvé, à la lecture d'une œuvre exceptionnelle, un mentor à sa pointure.

François Mailhot

COMPLOT POUR L'AMÉRIQUE 1775-1778
Henri Azeau
Robert Laffont, 1990 ; 32,90 $



Ce « complot pour l'Amérique », c'est l'implication clandestine de la France à la Guerre de l'Indépendance menée par les treize colonies américaines contre l'Angleterre. Sans cette participation de la France, il semble bien que l'insurrection des Américains aurait été écrasée par George III et que les États-Unis n'auraient pas pris naissance, du moins à cette époque.

Quels étaient les motifs et les intérêts de la France royale à soutenir une révolution, conduite de surcroît par des républicains ? Il y a d'abord l'équilibre européen, que la France veut rétablir. Pour cela, il faut affaiblir l'Angleterre devenue trop puissante. La France veut aussi conserver ses « Isles à sucres » avec lesquelles elle fait la moitié de son commerce extérieur. Puis, ne l'oublions pas, nombreux sont les Français qui rêvent d'une revanche afin d'effacer l'humiliation de la Guerre de sept ans et du Traité de Paris (1763) qui a dépouillé la France de ses colonies américaines (Canada, Louisiane, Cap-Breton) et qui a fait que désormais l'Amérique du Nord serait anglo-saxonne. Ajoutons que les conseillers intimes du Roi, notamment son mentor, le vieux Maurepas, et son ministre des Affaires étrangères, Vergennes, craignent que l'Angleterre, qui ne cesse d'augmenter sa puissance maritime, n'attaque la France aussitôt que les « insurgents » américains auront été mis à la raison par les armes.

Voilà pourquoi le ministre Vergennes protège Beaumarchais qui, comme d'autres, fournit clandestinement, via les ▸

Nouveautés poésie

Rêves inachevés
Anthologie de poésie acadienne contemporaine
214 pages, **16,95$**
ISBN 2-7600-0179-2

La présente anthologie trace un survol de la littérature acadienne contemporaine par une sélection de textes des auteurs suivants :

Guy Arsenault
Georges Bourgeois
Huguette Bourgeois
Herménégilde Chiasson
Anne Cloutier
Clarence Comeau
Louis Comeau
France Daigle
Ronald Després
Rose Després
Daniel Dugas
Calixte Duguay
Gérard Étienne
Léonard Forest
Melvin Gallant
Ulysse Landry
Jeannine Landry-Thériault
Gérald Leblanc
Monique LeBlanc
Raymond Guy LeBlanc
Huguette Légaré
Dyane Léger
Rino Morin Rossignol
Henri-Dominique Paratte
Robert Pichette
Martin Pitre
Maurice Raymond
Albert Roy
Roseann Runte
Roméo Savoie

L'ouvrage propose également une courte biographie de chacun des poètes, ainsi qu'une présentation de Raoul Boudreau qui trace l'histoire de la poésie acadienne, ses influences et son cheminement.

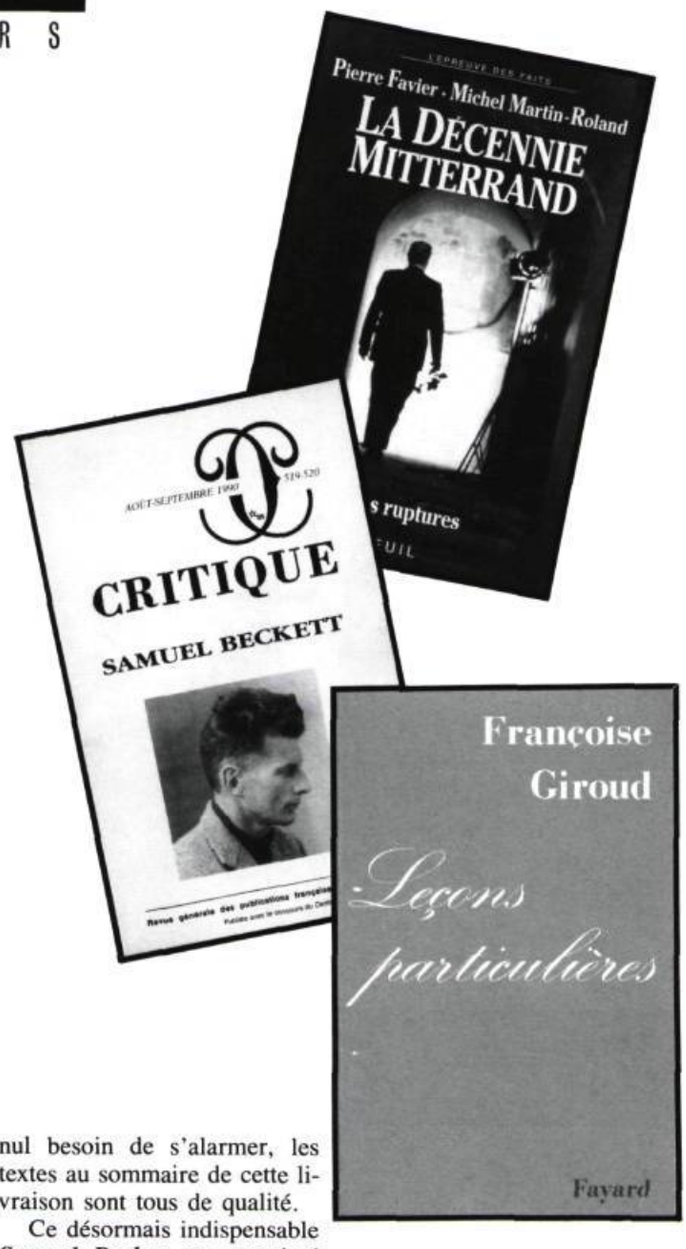
La septième chute
poésie, 1982-1989
Serge Patrice Thibodeau
182 pages, **12$**
ISBN 2-7600-0173-3

Chez votre libraire ou auprès de l'éditeur

éditions d'acadie
Les Éditions d'Acadie
C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8
(506) 857-8490
COMMANDES TÉLÉPHONIQUES ACCEPTÉES

îles des Antilles, de l'équipement, des munitions, des armes et des conseillers, ingénieurs, officiers, dont le célèbre Lafayette, aux révolutionnaires américains, bien avant que la France n'appuie officiellement les Américains et que Louis ne déclare la guerre à son cousin George en 1778. L'auteur retrace ainsi, dans un récit historique bourré d'anecdotes, les intrigues de nobles français, dont ce Pierre Augustin Caron de Beaumarchais dont il fait son héros, qui amèneront le roi Louis XVI à prendre pour les « insurgents » qui secouent le joug anglais. Bel aperçu sur les origines des États-Unis et sur la diplomatie européenne à la fin du XVIIIe siècle.

Donald Guay



SAMUEL BECKETT
Critique, n° 519-520
Août-septembre 1990 ; 19,95 $

Samuel Beckett est l'un des plus grands écrivains et homme de théâtre de ce temps (que celui qui en doute lève la main !), un auteur lucide et tragiquement comique : « L'essentiel est que je n'arrive jamais nulle part, que je ne sois jamais nulle part » (***L'innommable***) ou encore « Dommage que l'espoir soit mort. Non. » (***Textes pour rien***, II. 1950).

L'excellente revue ***Critique*** lui consacre la totalité d'un numéro (août-septembre 1990, 519-520), événement qui, j'en suis sûr, ne manquera pas de susciter intérêt et envie. ***Critique***, fondée par Georges Bataille il y a quarante-trois ans (c'est inscrit en couverture), compte aujourd'hui parmi les membres de son comité d'honneur le philosophe Jacques Derrida, grand inspirateur (à son corps défendant sans doute) de jargons pseudo-lettrés en terre d'Amérique. Il n'est pourtant, en l'occurrence, nul besoin de s'alarmer, les textes au sommaire de cette livraison sont tous de qualité.

Ce désormais indispensable ***Samuel Beckett*** est constitué de seize articles où l'hommage posthume le dispute à la sagacité des analyses. Parmi ces textes, on voudra bien noter un remarquable « Beckett et la peinture », « La force comique » et, avec un titre oh ! combien beckettien ! : « Une voix qui s'écoute se taire ».

L'espace étant ici mesuré, je ne pourrai sonder l'ouvrage dans ses tréfonds. Je me contenterai donc d'évoquer le contenu d'un court article au titre en apparence singulier : « Le théâtre de Beckett et le théâtre Nô », un commentaire japonais qui situe fort justement l'ensemble du projet beckettien dans la perspective d'un « ultime effort de l'Occident pour tenter de nier le théâtre occidental » ou d'un « nihilisme qui doute de la signification du monde ». Tout en émettant des réserves sur le « nihilisme » de Beckett, j'admets cependant qu'une telle œuvre se situe aux frontières extrêmes du « malaise dans la civilisation » (merci Freud). C'est dans et par cette « extrémité », nous affirme le sieur Takahashi, que l'on « atteint un horizon de l'universel : là est la grandeur de Beckett ». On ne saurait mieux dire... « Fin de partie ».

Patrice Remia

LEÇONS PARTICULIÈRES
Françoise Giroud
Fayard, 1990 ; 24,95 $

De ses débuts comme scripte-girl, avec Marc Allégret, alors qu'elle terminait à peine un cours de sténo-dactylo, à sa rencontre avec Valéry Giscard d'Estaing qui lui offre un Secrétariat d'État, il est évident que Françoise Giroud a eu la - chance - de - rencontrer - les - bonnes - personnes - aux - bons - moments. Aujourd'hui âgée de 74 ans et après avoir été journaliste, directrice de ***Elle***, co-fondatrice (avec Jean-Jacques Servan-Schreiber) et directrice de ***L'Express*** pendant vingt ans, première Secrétaire d'État à la condition féminine puis ministre de la Culture, elle entreprend avec ***Leçons particulières*** de payer ses dettes, de rendre hommage aux gens qui l'ont marquée et de vilipender ceux dont elle a appris, par la négative. Ce livre est donc le récit d'une série de rencontres, avec Allégret, Jean Renoir, Gide, Malraux, Hervé-Mille (qui sera son professeur de journalisme), Jean-Jacques Servan-Schreiber (qui sera son compagnon pendant vingt ans), Camus — en somme, tous les beaux esprits de l'époque — racontées avec brio, humour et lucidité. (Il faut lire, entre autres, les pages où elle évoque le milieu du cinéma « pourri par le droit de cuissage [...] des porcs roulant en Packard »). Mais les plus belles pages — les plus émouvantes — sont celles où elle se révèle, racontant par exemple comment elle s'est toujours sentie obligée de faire la preuve qu'une fille c'est aussi bien qu'un garçon (son père désirait un fils), son arrestation par la Gestapo pendant la résistance, sa « régression » lors d'un échec amoureux suivie d'une tentative de suicide et d'une analyse avec Lacan, la mort de gens qu'elle a aimés... Une belle leçon de vie, sans y toucher.

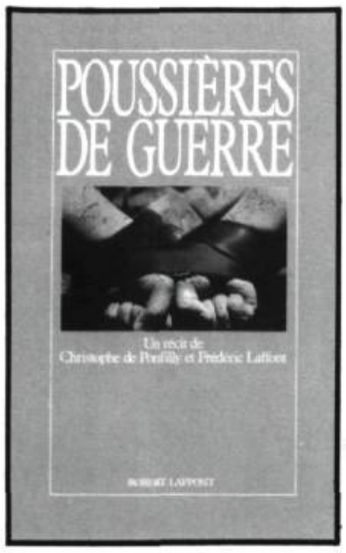
Nicole Cormier

LA DÉCENNIE MITTERRAND
Tome I : Les ruptures
Pierre Favier et Michel Martin-Rolland
Seuil, 1990 ; 42,95 $

Il arrive que des journalistes fassent œuvre d'historiens. C'est le grand mérite de Pierre Favier et de Michel Martin-Rolland. Accrédités au Palais de l'Élysée, ils ont pu consigner aux premières loges les faits et gestes de François Mitterrand et de son équipe. Tous deux représentant l'Agence France-Presse, ils ont pu exercer une liberté de parole et d'analyse que beaucoup de leurs confrères pourraient leur envier. D'où un premier ou-

vrage — le second tome est prévu pour 1991 — clair, précis, complet et aussi sereinement objectif que possible. ***La décennie Mitterrand*** est un livre remarquablement documenté et rédigé. En plus d'avoir accès à des pièces d'archives confidentielles, les auteurs ont pris la peine d'interroger longuement plus de deux cents personnalités de tous bords, témoins, artisans ou responsables des événements relatés. En outre, le livre se lit comme un roman, sans en être un. On est loin aussi bien des apologies courtisanes inspirées par la nomenklatura socialiste que des haineux règlements de compte téléguidés par une opposition frustrée. Observateurs privilégiés, les auteurs ont accompli un travail remarquable, en ce qu'ils ont su éviter les jugements réducteurs et les polémiques stériles. Sur les rayons trop encombrés de la bibliographie mitterrandienne, le livre de Favier et Martin-Rolland occupe une place à part et mérite le meilleur des sorts.

Jean Carette



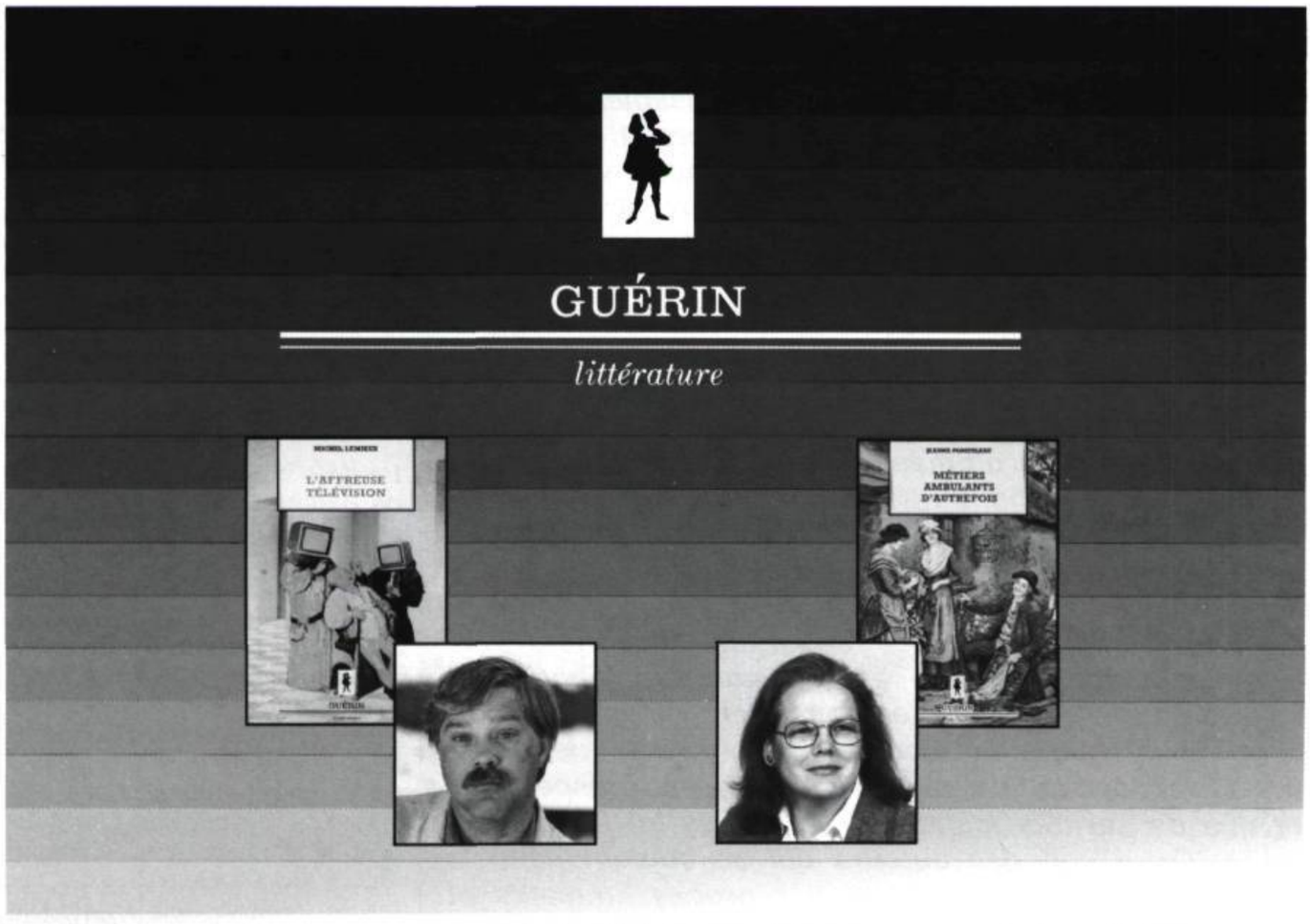
POUSSIÈRES DE GUERRE
Christophe de Ponfilly et Frédéric Laffont
Robert Laffont, 1990 ; 31,05 $

Étrange communion entre le cinéma et la littérature. D'ordinaire, le septième art se fait l'écho de l'écrit. Il le transpose. Il l'adapte. Il y puise une histoire qu'il modèle à sa guise tout en tâchant de respecter l'âme de la prose. L'inverse est, par contre, une voie peu fréquentée. Une voie parsemée d'embûches. Car soutirer de la pellicule un récit aussi révélateur que l'image n'est pas chose facile.

Avec ***Poussières de guerre***, Christophe de Ponfilly et Frédéric Laffont ont relevé le défi. Ils ont admirablement évité les traquenards de la complexe transposition des images en discours. Partis filmer les populations touchées par le conflit soviéto-afghan, les deux complices accumulent témoignage sur témoignage. Mais, revenus de leur long périple avec leurs cassettes vidéo, ils jugent essentiel d'ajouter un livre au film. Pour eux l'image, quoique saisissante et troublante, est par nature fugitive. Le livre, par la magie des mots, échappe à une certaine passivité visuelle, dicte un éveil constant. Les deux journalistes, dans l'esprit du légendaire Albert Londres, ont donc choisi d'exhumer le non-dit, de cerner les souffrances cachées, de décanter l'absurdité d'une guerre dont on connaît le nom mais pas le sens profond. Par l'écriture, ils restituent l'épaisseur de ce que la caméra ne fait que montrer : le désarroi des Afghantsy (nom donné en URSS aux vétérans de la guerre d'Afghanistan) exclus et oubliés ; le sort des Afghans, de l'exilé au moudjahidin en passant par les Parchamis et les Khalquis. Tout cela est mis en relief avec un doigté exceptionnel.

Au-delà de la catégorisation des bons et des méchants, le puzzle final rassemble toutes les pièces d'une tragédie. Si l'ensemble recèle peu de réflexions politiques et stratégiques, il a le mérite de souligner les aberrations de la guerre et de montrer par-dessus tout les cruelles cicatrices qu'elle laisse sur le visage des hommes. Christophe de Ponfilly et Frédéric Laffont ont travaillé contre l'oubli.

Jacques Provost



ÉDITEUR • IMPRIMEUR • LIBRAIRE 4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2, ☎ (514) 842-3481 Distributeur exclusif ADP ☎ 523-1182